



regarder au-delà

UN CHAT AU MARCHÉ DU POISSON

Kossi Amékwoyoa Komla-Ebri

Kossi Amékwoyoa Komla-Ebri est né au Tsévié (Togo) le 10 janvier 1954. Il a obtenu sa licence en Médecine en Italie (Bologne) et sa spécialisation en Chirurgie à l'université de Milan. Actuellement, il habite à Pontelambro (Co) et exerce sa profession à l'hôpital Fatebenefratelli d'Erba (Co). Il tient aussi des conférences dans les écoles.

Il est marié avec une Italienne et ils ont deux enfants dont le premier vient d'obtenir sa licence en Italie et son master en France.

Écrivain renommé, il a publié plusieurs romans, des nouvelles et deux livres au titre très clair et original : *Imbarazzismi* et *Nuovi imbarazzismi*.

Dans cette interview, il nous explique pourquoi il est très souvent si difficile de motiver les élèves à l'apprentissage et leurs parents à la participation.

M. Komla-Ebri, quel est l'état d'âme d'un enfant togolais qui arrive en Italie ?

« Celui d'un chat invité au marché du poisson. Quand j'étais au Togo et que je voyais arriver des enfants européens, je les enviais. J'étais frappé par leurs souliers, leurs montres, leurs appareils photo et je me disais que les parents devaient être très riches pour pouvoir leur donner des objets tellement coûteux. Voilà, un enfant africain a cette sensation : l'Europe c'est le pays des merveilles, l'attraction fatale. C'est pourquoi, quand il arrive et que son enseignant lui demande de raconter son pays d'origine, il se tait : il veut tout oublier et commencer à vivre dans ce nouveau pays où tout brille. Il aimerait se camoufler, s'homologuer le plus possible aux compagnons mais ne peut pas le faire, parce qu'il est *diversement visible*. »

Et en ce qui concerne les relations avec les autres ?

« En général, les enfants africains sont éduqués d'une façon plutôt répressive par rapport aux enfants européens et ici se trouvent soumis à de grandes pressions, coincés entre les aspirations des parents, qui voient en

eux le passeport sans permis de séjour vers le futur, et leur besoin d'exprimer eux-mêmes. Il devient donc difficile de garder un équilibre et leur recherche est très fatigante et se joue entre le besoin d'éviter des punitions, souvent corporelles, et leur volonté de réussite. À la maison, ils doivent toujours céder, selon leur éducation traditionnelle, leur place aux adultes qui arrivent, ils ne peuvent pas regarder la télé comme il veulent ou avoir un espace adéquat pour se concentrer sur les travaux d'école, bien souvent on les dérange et on les déplace, bref, ils doivent partager leur logement avec plusieurs personnes. Au contraire, quand ils se rendent chez leurs amis italiens, ils ont l'impression que leurs copains sont traités comme des princes : ils ont une pièce à eux pour jouer et faire leurs devoirs, pour entrer dans la pièce tout le monde frappe à la porte, les jouets tombent des étagères... Plus que des princes : ils sont rois. »

Notre société est très individualiste, au contraire la société africaine est collectiviste. Comment s'intègre un élève primo-arrivant ?

« En général, les enfants vivent bien cette situation. L'individualisme a ses avantages : en pays d'accueil, l'enfant est souvent la personne la plus cultivée de la maison et, en plus, il est le principal facteur d'acculturation, c'est celui qui connaît le mieux la culture européenne et peut l'absorber plus facilement, s'y adapter parce qu'il y vit dedans. C'est exactement pour cette raison que nous avons refusé les classes d'accueil (*classi ponte*) qui ne favorisent pas l'inclusion et l'épanouissement. Mais l'effet ne change pas si l'on constitue des classes trop nombreuses car elles diminuent la possibilité de répondre aux besoins individuels. Pour pouvoir donner une instruction minimale, dans le cas de classes trop nombreuses, les instituteurs sont obligés soit de moins suivre les plus performants soit de les laisser partir vers d'autres écoles en créant de cette façon, sans le vouloir, un véritable ghetto. »

La famille immigrée découvre un monde incroyablement différent du sien.

« Oui, à commencer par l'éducation qui, dans mon pays, est totalement déléguée à l'instituteur jusqu'au point où, quand l'enfant fait des bêtises, on menace de le faire punir par le maître. Une nette division des rôles : je confie l'éducation de mon fils au maître parce que c'est lui qui enseigne. Je n'irai jamais me lamenter auprès de lui parce qu'il donne trop de devoirs de maison. Naturellement les instituteurs italiens, qui ont l'habitude de partager leurs choix avec les parents italiens de leurs élèves, tendent à se conduire de la même manière avec les parents africains. Le résultat, c'est un énorme effort

d'adaptation de la part de ces parents qui n'ont pas l'habitude de s'intéresser à l'école. Parfois, on essaie de faire jouer à l'enfant le rôle d'intermédiaire : c'est un renversement total des rôles qui est trop distant de leur mentalité, de leur façon de concevoir les rapports sociaux. Un fils ne peut faire de père à son propre père et avoir le même respect pour lui.

Et encore, l'école mono culturelle ne donne pas la même opportunité. Il y a un *gap* culturel entre votre culture et la nôtre. Par exemple, pour des raisons évidentes, une mère africaine ne connaît rien sur des personnages comme Pinocchio ou d'autres liés aux fables du Nord de l'Europe et ne peut donc être en mesure d'aider l'enfant dans un devoir scolaire lié à ce thème. Les valeurs que la culture européenne exprime ne sont pas universelles. 'Honore ton père et ta mère', pour un Africain, signifie honorer toutes les personnes qui ont l'âge de sa mère ou de son père, parce que toutes ces personnes, pour lui, sont père et mère.

Autre exemple, la société africaine délègue beaucoup : le guérisseur est censé rétablir le rapport entre le corps et la société, l'instituteur s'occupe de l'éducation, le chef du village organise la vie collective. En Italie, on demande aux gens, notamment à l'école, la coparticipation et le copartage : la différence est considérable. Mais il est indispensable que cela se vérifie effectivement afin que les enfants s'intègrent dans le tissu social. Et encore, les horaires de rencontre avec l'enseignant sont impossibles. Il faut tenir compte du fait que, dans la plupart des cas, les parents d'enfants immigrés ne peuvent pas s'absenter facilement de leur poste de travail, ce qui n'arrive pas souvent aux Italiens.

En plus de ça, la difficulté de communication, outre la langue, est lié au langage : il faut reconnaître que l'école emploie un langage très différent du langage commun. Des mots comme *dramatiser* ou *interaction* appartiennent à un monde scolaire, alors que les immigrés ont déjà, en général, quelques difficultés avec la langue de tous les jours. »

Il existe, donc, le risque de marginaliser les parents par rapport aux élèves.

« On ne peut pas combler complètement le *gap* culturel des parents. Ils ont vécu dans une société différente et ils ont absorbé sa culture. L'école devrait valoriser aussi la culture d'origine de l'enfant à travers eux, pour qu'il ne perde pas l'opportunité de s'enrichir d'une identité plurielle, mosaïque. Quand l'enfant était en Afrique et le papa en Europe, ce dernier était une sorte de Papa Noël : il travaillait et, quand il rentrait au pays, il apportait des cadeaux et semblait riche et ne parlait pas des sacrifices qu'il avait faits. Mais, quand il est arrivé en Italie, tout ce monde s'est écroulé et, par conséquent, ses parents descendent dans sa considération. Malgré

ça, les parents ambitionnent de voir valorisés et réalisés les talents de leurs enfants qui deviennent la vraie justification au projet migratoire. Ils sont censés le vouloir plus que les autres, plus que les autres ils doivent être les auteurs de leur destinée. »

Immigration et précarité sont souvent de proches parents. Qu'est-ce que cela signifie pour un jeune immigré ?

Souvent la précarité concerne et la vie sociale et le travail. L'une et l'autre sont liés et empêchent les enfants immigrés d'avoir des possibilités égales à celles des enfants italiens du même âge. L'école exige une continuité, donc une certitude, du projet migratoire sans le conditionnement et le rêve d'éternel retour toujours reporté à plus tard. Les soucis de travail sont liés à la situation de crise actuelle, les difficultés sociales sont provoquées par ces difficultés de travail : si le père d'un jeune immigré perd son boulot, et par conséquent le renouvellement de sa feuille de séjour, son fils perd le droit de fréquenter une école italienne. Ce sont des normes qui, en effet, rendent précaires les étrangers qui étudient en Italie, donc il n'existe pas le droit à l'étude pour ces personnes, il n'y a pas de parité de droits. C'est mortel pour ces

enfants, parce que leur statut change : ils étaient comme des Italiens et, du jour au lendemain, ils deviennent étrangers.

C'est normal qu'en période de crise il y ait des égoïsmes tels que « *Questa è casa mia e tu torna a casa tua* », mais, très souvent, cela déclenche une réaction qui fait en sorte que l'enfant se replie sur lui-même ou sur la culture de ses parents par instinct d'autoprotection et c'est à partir de là que l'intégration, l'interaction et l'inclusion deviennent presque impossibles. »

Quels sont les autres risques pour l'enfant immigré ?

« Il y en a un qui n'est même plus un risque, mais une réalité : la *marginalisation urbaine*. Si on concentre les immigrés dans des zones précises, on ne peut pas éviter que certaines écoles soient considérées comme des ghettos. Les autochtones qui en ont la possibilité déplacent leurs enfants dans d'autres écoles. C'est exactement dans cette perspective que nous avons refusé le projet des *classes d'accueil*. De plus, il faut considérer également que ces *ghettoisations* se perpétuent et, donc, celui qui vient d'une telle école s'inscrira très probablement, successivement, à une école professionnelle du quartier indépendamment de ses capacités. »



Pourquoi les Suisses ne sont-ils pas extracommunautaires et Balotelli est-il Italien malgré la couleur de sa peau ?

Parce que le racisme est mitigé par la différence de classe. Un exemple ? Quand je mets ma blouse de médecin je suis plus blanc, quand je l'enlève je redeviens noir. Les gens se nourrissent d'apparence, d'images. Le corps n'est pas l'instrument pour se réaliser, mais l'image de soi-même. Demandez quelle est la différence entre une femme blonde et moi. On vous dira que la différence est dans la couleur de la peau, des cheveux et dans la couleur des yeux. Mais qu'est-ce qu'il y a d'égal ? La plupart des gens ont des difficultés à répondre à cette dernière question parce que ce qui nous différencie est en dehors de nous, bien évident, alors que ce qui nous unit est dans nous-mêmes et donc invisible. Nous sommes plus que notre apparence, mais les gens ont des difficultés à aller au-delà. Nous n'avons pas une image holistique de nous-mêmes, mais une image segmentée. C'est de là que part notre attention exagérée vis-à-vis du corps (piercing, tatou, chirurgie esthétique, ...). Perdre un de ces segments, de n'importe quelle importance et dimension, nous conduit à la folie, cela nous paraît inacceptable. »

Vous renversez, dans vos livres, plusieurs perspectives.

« Vous croyez que seuls les blancs ont la primeur et l'exclusivité du racisme ? La méfiance envers les autres représente une saine et instinctive forme de défense et non pas un sentiment négatif. Parfois, elle est accompagnée de certains préjugés, mais ce sont des situations qui existent partout. Le problème naît là où cette méfiance n'est pas réglée et la différence n'est pas valorisée, mais plutôt employée pour accroître le sentiment de précarité et, par conséquent, de peur qui conduit la méfiance vers la discrimination et la haine. Le racisme des Italiens s'est manifesté quand ils ont délégué la question à certains partis politiques qui ont fait de leur peur un instrument pour leurs intérêts électoraux. »

Pourquoi le racisme italien est-il un crypto-racisme ?

« Parce que l'Italie n'a pas un vrai passé colonial et donc, pour elle, il s'agit d'un phénomène relativement nouveau. En France, au contraire, le racisme ne se cache pas : il est clair comme le jour. Si je suis raciste ou si je fais des gestes racistes, je ne le cache pas. En Italie, les gens ont honte de leur racisme et ont le mythe de *'italiani brava gente'*. Un épisode personnel : quand j'étais étudiant j'avais une fiancée de Foggia. Ses parents, qui n'avaient rien compris, étaient fiers du fait que leur fille soit ouverte et ait des connaissances hors d'Italie. Quand ils se sont aperçus que leur fille était amoureuse d'un noir ils ont envoyé des lettres de menaces à mes parents

en Afrique. Souvent les gens se déclarent non racistes tant qu'ils ne sont pas directement concernés. »

Quels sont les éléments qui permettent que la rencontre de cultures différentes devienne positive ?

« Ce que je perçois comme un élément positif, c'est que cette rencontre nous met dans une situation de relativisme : il y a des valeurs positives et négatives dans toute société. La culture africaine voit l'homme en tant qu'être global, interactif, instrument du tout, partie d'un groupe social. La société européenne a tendance à le voir en tant qu'individu. Par exemple, si j'arrive à considérer l'individu comme un fragment d'une société, je modifierai aussi ma perception du corps et le corps imparfait ne sera plus une épave, une personne âgée ne sera plus perçue comme un poids, mais comme un sage. On pourrait apprendre cela de notre culture, par exemple. Par contre, il est également fondamental que l'immigré ouvre une porte sur sa vision du monde et absorbe tout ce qu'il y a de positif dans le mode de vie occidental pour s'intégrer, interagir positivement et réellement dans la nouvelle société où il a décidé de vivre. Il faut se souvenir toujours que notre émigration se justifie uniquement pour l'avenir de nos enfants, sinon ce serait un sacrifice inutile. »

Quand les Européens tombent victimes du 'buonismo', à quoi faut-il qu'ils pensent ?

« Au fait que si le Nord du monde cesse de nous aider, peut-être serons nous à même de réussir. La solidarité, les missionnaires, les émissions télé et le cinéma créent deux imaginaires parallèles : d'une part ils font passer une image attractive de la société occidentale en tant que société privilégiée et riche, ce qui est faux et déroutant, d'autre part, pour obtenir de l'aide, les campagnes de solidarité montrent une Afrique des dictateurs cannibales où les gens sont nus, ont le ventre gonflé par la faim, l'Ébola ou le SIDA règnent en maître et les guerres tribales sont menées de façon cruelle. Il y a une autre Afrique, presque inconnue, que ces campagnes ne valorisent pas mais, au contraire, dépriment. Malheureusement, cette image de l'Afrique est tolérée par les gouvernements parce qu'elle alimente le tourisme de la pauvreté. »